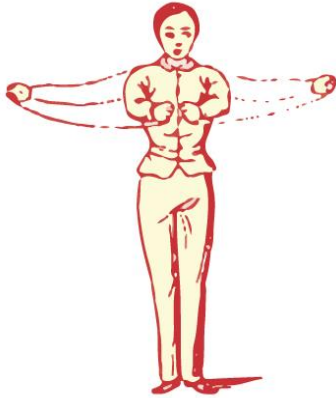


Écrire un livre comme point de capiton



Je reçois cette jeune femme, âgée d'une trentaine d'années, à un moment où elle traverse des crises d'angoisse ravageantes. Elle se sent suivie dans la rue, on la regarde bizarrement aux terrasses des cafés. Tout témoigne d'une hostilité du monde. Chez elle, elle entend des bruits étranges qui viennent de l'extérieur. Aucun lieu ne se montre sécurisant.

Se vouloir hors normes

L'angoisse avait commencé tôt. Les études furent difficiles. Elle avait toujours eu des problèmes avec le milieu éducatif disant qu'elle « n'entrait pas dans la norme ». Elle les mena jusqu'au bac et chercha ensuite sa voie à travers différentes filières, l'université représentant pour elle un lieu dépourvu de culture, au savoir convenu et hermétique à la dimension inventive. Le savoir, celui qui lui ouvrait des horizons nouveaux, elle le trouvait chez des philosophes, Kant, Hegel, Heidegger, Nietzsche, Rousseau et surtout dans la littérature : Voltaire, Cioran, Sollers...

Le père avait toujours voulu l'excellence pour sa fille. Cet homme qui pouvait être violent, représentait pour elle la figure d'un Autre tout puissant. Elle avait la certitude qu'elle n'était pas faite pour ce monde-là et qu'elle ne se soumettrait jamais à la banalité, voire la médiocrité, de ceux qui l'entouraient. Lors du divorce de ses parents, elle avait trouvé un soutien auprès d'une grand-mère chaleureuse. En rébellion contre sa mère, elle ne manquait cependant pas de lui rendre visite, alternant des mouvements de soumission passive et silencieuse et de rejet violent qui l'extrayaient de la scène. Isolée, éloignée du lien social, elle était venue rencontrer une analyste au moment où elle ne supportait plus ses rituels, ses angoisses, et ce sentiment d'être constamment sous le regard d'un Autre méchant.

Ne pas vouloir être dupe des semblants l'a conduite à manier l'ironie pour se défendre avec l'arme du langage dans ses rapports à l'Autre. Intelligente et vive, elle donnait ainsi le change dans les quelques liens sociaux qu'elle avait réussi à maintenir. De sa singularité elle avait extrait un nom de jouissance, « se vouloir hors normes », qui ne permettait pourtant pas une stabilisation. Cet énoncé donnait toutefois un sens à ses conduites marginales et participait à la division de l'humanité entre ceux qui pouvaient adhérer à cette singularité et ceux qui la rejetaient. Elle rangeait les écrivains qu'elle respectait dans la première catégorie – ils étaient l'appui le plus sûr pour ne pas désespérer de la condition humaine. Elle s'engagea alors dans l'écriture d'un livre d'aphorismes qui avait pour but d'énoncer des vérités ne pouvant être discutées. Ce travail posait un cadre jusqu'alors absent de sa vie. Il justifiait son mode d'existence.

Nos rencontres prendront alors un certain virage, elles seront orientées par la question du livre, son écriture, sa place dans sa vie et le passage par l'édition qui devait en découler. Telle Pénélope, elle défaisait la nuit ce qu'elle avait écrit le jour. Il ne s'agissait pas d'écrire pour avoir une reconnaissance générale, mais de séduire les quelques-uns chez qui ce livre ferait écho. Les affres de la création alors la ravageaient et elle entrait dans des périodes d'abattement où sa colère, contre ce monde « d'imbéciles, de petits-bourgeois et de moutons », se déchaînait. Dans ces moments-là, elle m'avait à l'œil. Une de ses habitudes prenait alors une place de plus en plus grande, elle soliloquait quand elle se retrouvait seule dans son appartement et sa voix devenait elle-même un facteur d'angoisse majeur.

Un possible partenaire

Il y a dix ans, elle avait traversé une crise d'alcoolisation massive qui avait duré longtemps, suite à une rupture amoureuse qui lui avait fait prendre conscience que le couple n'était pas fait pour elle – ce que son compagnon avait anticipé en la quittant après quelques mois de vie commune, ne supportant plus ses rituels et son angoisse. Un épisode hallucinatoire, suite à une alcoolisation répétée, l'avait inquiétée. Elle cessa de s'alcooliser avec excès. Lutter contre l'angoisse demeura sa préoccupation première car elle la débordait. Le cadre de l'écriture, avec son organisation calculée, ordonnancée, semblait l'outil nécessaire pour freiner l'extension de l'angoisse, mais cela ne suffisait pas. Elle conservait toujours intacte la certitude de la méchanceté du monde et de son absence de sens. Une colère bouillonnante continuait à se manifester régulièrement.

La rupture amoureuse avait laissé une trace qui frappait toute approche masculine d'une suspicion de méchanceté. Elle se tenait donc à distance de ce qui était un facteur supplémentaire d'angoisse, mais ne renonçait cependant pas à la séduction en évitant la rencontre amoureuse et ses incertitudes.

Une certaine stabilisation

Les entretiens lui avaient permis de limiter la jouissance en excès et de pacifier un peu son rapport à l'Autre.

Lors d'une rencontre inattendue dans un lieu public, elle retrouve son premier « amour de jeunesse » qui avait beaucoup compté pour elle. La rencontre s'est faite sur le mode de la retrouvaille, comme s'ils s'étaient vus la veille. Ils ont discuté, se sont raconté leurs vies, et ont décidé de se revoir. Très paisiblement un lien s'est instauré à nouveau, ce qui les a beaucoup surpris. De la contingence de l'événement et de cet étonnement elle ne parlera longuement. Tout semble alors s'ordonner comme une évidence. C'est une relation pacifiée, facile, dans laquelle chacun a posé les limites de ce qu'il pouvait accepter de vivre, compte tenu de leur différence de milieu et de mode de vie : ils ne vivront pas ensemble, mais se verront régulièrement. Privilégier la parole et respecter l'autre seront les deux points posés comme nécessaires à cette nouvelle relation. L'angoisse a chuté, le vécu persécutif aussi – et les relations sexuelles sont devenues possibles. Son compagnon étant bien inséré dans la vie, elle aspire à des changements.

Son comportement se modifie, elle prend davantage soin d'elle, se préoccupe de gagner de l'argent, son emportement face au monde est moins violent et elle trouve un réel apaisement dans l'amour qu'elle ressent. La parole circule entre eux. Son ami soutient l'écriture du livre et l'accompagne dans l'envoi à un éditeur, après que le père l'a lu et a dit à sa fille : « Je suis fier de toi. »

Récemment, elle a développé une réflexion nouvelle quant à l'écriture d'un livre : d'une part, elle fait le constat que celui qu'elle a écrit ne peut pas toucher un grand public, d'autre part, qu'il faut maintenant qu'elle travaille pour gagner sa vie. Sur une idée de son ami, elle a envisagé d'écrire un « livre de filles ». Elle avait auparavant cherché des solutions qui lui permettraient de gagner sa vie sans bafouer ses certitudes et ses impossibles, mais il existait une disjonction radicale entre l'idéal littéraire et les exigences du quotidien. Cette proposition lui sembla acceptable. Cela pouvait fonctionner car elle aurait toujours du temps à consacrer à l'écriture du livre qui seul comptait pour elle. Après avoir déployé au cours des séances tous les arguments qui donnaient sens à cette innovation, jouant le pour et le contre dans des élaborations parfois confuses, elle s'est engagée dans cette démarche. La poursuite de ce projet lui a permis de sortir de l'incertitude, du flou et de l'aléatoire. Le retournement ensuite du « livre pour filles » en « livre pour vivre » a ouvert la voie à une adhésion plus grande à ce projet qu'elle ne remettra plus en question. La série des questionnements s'achève sur un gain du côté du vivant et de l'acceptation d'un risque calculé laissant une place à l'imprévisible

avec un « On verra bien. Ce n'est pas aussi nul que je pensais, j'y trouve un intérêt même pour mon écriture. »

Du point de capiton – quelques hypothèses

Dans ce parcours d'une expérience analytique, les scansion temporelles peuvent se lire à partir d'un glissement signifiant du « livre à écrire » au « livre pour filles » qui devient « le livre pour vivre ». Dans ce dernier énoncé, nous pouvons entendre la dimension de la jouissance de l'écriture ramenée à une nécessité pragmatique qui stabilise le sujet sans toucher à l'idéal du livre qui reste l'objet précieux inentamé. Par ailleurs, si la nomination de son être de jouissance s'inscrit d'abord sous la formule « se vouloir hors normes », le basculement opéré à la fin introduit une modulation qui humanise l'impératif. Un nouage semble alors se constituer à partir de la rencontre amoureuse qui donne corps à un Autre plus aimable, ouvrant à une signification nouvelle autour des constellations du livre. Une rupture temporelle fait émerger un avant et un après qui se maintient¹. La continuité du signifiant « livre » s'opère et trouve à se boucler sur une signification². Arrêt du glissement indéfini et inscription dans une finitude acceptée et même attendue. Le livre, comme nom d'idéal référencé aux écrivains occupant une place de père idéal, supplée au défaut forclusif du Nom-du-Père. Ce serait une première agrafe entre symbolique et imaginaire, un point de capiton qui tient quelque temps et qui localise la jouissance, mais ne la traite pas.

Son invention – au carrefour de son désir d'écrire et de la rencontre amoureuse – passe du « livre pour filles » au « livre pour vivre ». C'est une agrafe qui lie imaginaire, symbolique et bouts de réel en tant qu'elle « établit une intention de signification » et intègre la dimension du lien social qu'elle restaure.

À défaut du Nom-du-Père pour capitonner la langue, ordonner et polariser la signification, elle invente, non sans la rencontre contingente, une autre nomination de son travail : « livre pour vivre » qui lui donne accès à un lieu de l'Autre. Grâce à ces nouveaux signifiants qui lui servent d'agrafe, de point de capiton, son monde se réordonne. La jouissance s'en trouve capitonnée ... pour l'instant.

¹ Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un-tout-seul » (2010-2011), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, inédit.

² Cf. Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 805.